JEAN PRÉVOST

MERLIN

PETITES AMOURS PROFANES

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PLAISIRS DES SPORTS. *Essais sur le corps humain.*

MERLIN. *Petites amours profanes.*

DIX-HUITIÈME ANNÉE.

LES FRÈRES BOUQUINQUANT.

LES ÉPICURIENS FRANÇAIS. *Trois vies exemplaires.*

NOUS MARCHONS SUR LA MER. *Trois nouvelles exemplaires.*

RACHEL.

LE SEL SUR LA PLAIE.

LUCIE PAULETTE.

LA TERRE EST AUX HOMMES.

LA CHASSE DU MATIN.

USONIE. *Esquisse de la civilisation américaine.*

PHILIBERT DELORME.

DERNIERS POÈMES *suivi de* L'AMATEUR DE POÈMES.

Aux Éditions du Mercure de France

LA CRÉATION CHEZ STENDHAL (Idées, *n° 324*).

Extrait de la publication

MERLIN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN PRÉVOST

MERLIN

PETITES AMOURS PROFANES

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1927.*

Extrait de la publication

A VALERY LARBAUD

Vous savez que j'ai voulu faire de ce livre une image de la pureté et de la jeunesse. C'est à vous qu'il devrait donc être dédié, même si je ne vous portais pas tant de respect et d'affection.

J. P.

Extrait de la publication

PREMIERE PARTIE

MERLIN

Extrait de la publication

I

Trois plaisirs en un jour.

> Le point important est d'aller aisément, librement, agréablement, copieusement, tous les jours à la garde-robe.
>
> *LE NEVEU DE RAMEAU.*

Aux vacances où Merlin attrapa quinze ans, on l'envoya moissonner. Son lycée l'avait lâché trop tard pour la moisson du blé. Le lendemain de la distribution des prix, il partit dès l'aurore vers les avoines.

Le brouillard n'était pas levé; l'enfant trottait dans un chemin creux, les mains roses et le nez frais, quand son pied fit sonner quelque chose; ce n'était pas un fer à cheval, mais une pièce de quarante sous, qu'il ramassa toute froide. Il la mit dans sa poche tiédir contre sa cuisse, et chercha

comment la dépenser, car il était pauvre.

— Je m'achèterai le *Roi Pausole*, ou bien un bouton à bascule pour tenir ma saloperie de col par derrière, ou bien...

Et il trouvait mille emplois nouveaux, mais ne se chagrinait pas à choisir; sans rien s'en dire, il savait bien qu'il en ferait des nourritures. On peut lire, au fond de vieilles assiettes de campagne : « Sois tranquille, mon petit ventre, tout ce que je gagne est pour toi. »

Déjà réchauffé par la marche, Merlin voulut se décharger le ventre; il choisit le coin d'un pré, près d'un talus, sous de hauts peupliers. Au moment où il ôta ses bretelles, il vit le soleil atteindre et diaprer la rosée; le premier rayon chauffait doucement, comme une haleine. Laissant son ombre immense se déculotter derrière lui, il se tourna vers l'aurore, et se baissa. Caressé par l'herbe fraîche, il se soulagea d'un doux et copieux effort. Il tassait dans ses mains un épais tampon d'herbes molles et de fleurs, qu'il secouait pour les égoutter. En général, il aimait les cabinets, non pas pour l'odeur,

Extrait de la publication

ni pour y faire le mal, — mais c'est le seul endroit au collège où on laisse les internes tranquilles. Ce matin, c'était pourtant un meilleur moment; il se sentait plus tranquille encore, il croyait faire une confidence à la Nature.

« Rien que l'odeur de l'herbe, et comme ce tampon est frais. Te rappelles-tu, mon petit Merlin, quand tu avais dix ans, tu avais un jour oublié du papier, et tu t'es essuyé avec de l'ouate thermogène. Sur ta poitrine, l'ouate avait guéri ton rhume, et n'y faisait plus d'effet. Mais au fondement, quel incendie imprévu! Comme tu trépignais dans ces cabinets à pédale, sans oser crier. Tu croyais en mourir, mais ça s'est calmé tout doucement. »

La rosée restait fraîche, et Merlin s'était un peu trempé. Il se rhabilla vite, et repartit, trottant, vers les avoines de maître Télémaque.

La moisson était déjà commencée : le fils de maître Télémaque, qui se nommait Ulysse et avait l'âge de Merlin, conduisait la faucheuse-lieuse en injuriant les che-

Extrait de la publication

vaux. Les autres étaient répandus deux par deux sur les chaumes et rassemblaient les gerbes en moyettes. On mit Merlin avec Denise, qui venait de quérir les provisions. Il s'approcha par derrière, la laissa poser les miches de pain chaud, les pichets de cidre et de café, la motte de beurre et la boîte de livarot.

— Denise, je vas faire les moyettes avec vous.

Elle se retourna : par chance, elle était jolie. Le gars de quinze ans s'intimidait moins devant les jolies que devant les laides; il s'imaginait que les laides ne pensent qu'à leur figure, n'aiment pas qu'on les regarde, et il en était confus pour elles. Denise parla avant de le laisser se troubler; ils devaient dresser les moyettes dans un coin du champ, au revers d'une pente; la crête et les talus les laissaient seuls. De temps en temps, ils entendaient caqueter la moissonneuse et Ulysse engueuler les chevaux.

Les gerbes d'avoine, on les croirait moins lourdes que celles de blé; mais ici elles

Extrait de la publication

étaient semées après le trèfle et tondues ras; les pieds des gerbes étaient chargés de trèfles. Merlin se picotait les pattes aux chardons; les gerbes étaient molles et difficiles à poser droit; il ne lui fallut pas une heure pour se sentir les mains brûlantes et le dos lourd.

Denise parlait de sa famille et de ses amoureux. Son petit métayer de père avait gagné, à cinquante-trois ans, cent mille francs à la loterie; mais il s'était trouvé trop vieux et trop grigou pour profiter de son argent, trop bête pour le faire valoir. Il avait acheté sa ferme, mais continuait de suer dessus toute l'année, et avait laissé sa fille en condition; son seul plaisir, c'était d'aller le dimanche à l'auberge, manger du homard avec de la brioche, en buvant du chocolat. Et depuis qu'il était riche, toujours quelqu'un lui offrait le calvados.

Les cent mille francs, Denise en profitait tout de même : tous les gars du pays se portaient prétendants; elle se laissait biscotter, elle leur donnait des claques, ils revenaient, vu qu'une fille qui a ces espé-

rances-là, on lui passe tout. Pour Merlin, elle était douce, souriait à la fin de chaque parole; ses fins cheveux couleur d'avoine lui flottaient dans les yeux, et elle tendait la lèvre pour y souffler par-dessous.

Comme ils arc-boutaient leurs gerbes, les cheveux fins de Denise chatouillèrent le nez de Merlin. Il souffla dedans aussi et Denise rit, en se mordant le coin de la bouche. A la moyette suivante, il se pencha vers ces cheveux pour s'y rechatouiller, toucha du front le front de Denise, s'y appuya; elle rit en serrant les dents, poussa. A toutes les moyettes suivantes ils continuèrent à se moutonner, roulant les fronts l'un contre l'autre. Merlin gonflait l'encolure, Denise poussait comme un taureau. Comme elle lui renversait la tête, les yeux de l'enfant coulèrent vers deux seins tout vivants. Quand le corsage se redressa, il en sentit l'odeur; il n'osa pas toucher la femme, et rit d'un rire de blessé. Puis le jeu reprit sa gaieté, et Merlin retrouva l'esprit et le sifflet.

Les chardons faisaient saigner ses mains tendres; il en avait honte. Chaque fois que

Denise risquait de voir ces pauvres mains, il les cachait derrière ses fesses et les torchait prestement à même le pantalon. Denise voyait le sang reperler; elle en avait envie et ne disait rien. Mais à la collation les gars raillèrent Merlin.

— Guettez sa culotte, il s'est assis dans les mûres.

Passe pour ma culotte, se dit Merlin, mais cachons nos pattes. Rien à faire, il saigna sur le pain blanc de sa tartine. On le plaignit, de toucher les chardons avec ces mains de demoiselle; de faire pitié devant Denise, la rogne lui montait. L'un des gars lui dit : « Regarde », beurra dans sa paume le gros cal sous son doigt majeur, coupa le cal avec son couteau et le mangea.

— Finissez donc, dit Denise, vous feriez rendre sa collation au petit monsieur.

— Donne ta main, dit le gars.

Merlin donna, et ils serrèrent. La main du petit citadin, rageuse et rapide, força la patte gourde du paysan, qui dut suivre sa main et se mettre à genoux. Et les filles de rire.

Extrait de la publication

— Pardon, dit Merlin.

— A lutter, dit le gars, ce serait une autre affaire.

— Voire, dit Merlin.

Tombée la veste, Merlin évita les étreintes; l'autre le prit pourtant à bras-le-corps, mais le collégien, poussant son poignet gauche de sa main droite, écarta son adversaire par la gorge. L'autre revint, essayant d'étreindre les bras avec le buste; Merlin se baissa prestement, glissa la tête entre les jambes de son adversaire, d'un coup de reins le souleva et le lança derrière lui. En retombant, le paysan donna de la tête dans une moyette qu'il culbuta et Merlin s'abattit sur lui sans ménagement.

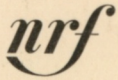
De rire, les filles s'étranglaient, les hommes gloussaient comme un pichet qui verse. Le gars battu aurait bien voulu recommencer une lutte plus mauvaise. Maître Télémaque, qui venait d'arriver, déclara :

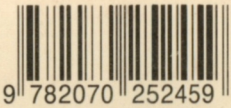
— C'est fini. Prenez de la goutte et trinquez tous les deux.

En trinquant, Merlin le vainqueur,

Extrait de la publication

Extrait de la publication





27-XI A 25245 ISBN 2-07-025245-0

Extrait de la publication